

LE FÉMINISME ET L'INDE

Suma Chitnis

(traduction par Elise Beauregard)

Indian women are far more materially disadvantaged than their Western counterparts; yet Suma Chitnis finds that many Indian women feel alienated by Western-style feminism. Feminist anger and the concepts of patriarchy and equality/autonomy are not part of their reality. She suggests that the ethnocentrism of social scientists – their application of concepts more appropriate to Western culture – obscures and distorts the perception we have of Indian women's status in their own society. By contrasting the radically different historical contexts from which contemporary feminism in India and in the West have derived, she presents a more accurate picture. Since Independence, such factors as Gandhi's philosophy of non-violence, the concept of *stree shakti* (the moral power of womanhood), the Hindu religion and its legends, legal safeguards, class/caste divisions, and relationships within the family, have defined the ethical and cultural context of Indian feminism. Theory and activism must be modified to fit the uniqueness of the Indian situation.

Poussée par une prise de conscience indienne . . .

Ces dernières années, depuis que j'ai participé à l'atelier sur les rôles sexuels au Congrès sociologique international tenu à Toronto en 1974, j'ai été intriguée par les différences qui existent entre la question du statut de la femme en Europe et en Amérique du Nord, et cette même question en Inde. C'est à ce Congrès de Toronto que je suis devenue consciente de ces différences alors que j'essayais de comprendre pourquoi la situation indienne n'éveillait pas en moi le sentiment de colère que je découvrais chez les féministes américaines et européennes. Non que la situation en Inde soit meilleure. Au contraire! Tous les indices classiques de comparaison, tels, entre autres l'alphabétisation, la participation à la vie économique et politique, la situation à l'intérieur de la famille, la longévité, me prouvaient que la femme indienne était beaucoup plus désavantagée que la



Credit: Manushi, Lajpat Nagar, New Delhi

femme occidentale. Mais il y avait quelque chose en moi que me poussait à continuer à chercher des facteurs atténuants.

Chauvinisme culturel?

Consciente que cette compulsion pouvait facilement être motivée par un chau-

vinisme culturel profondément enraciné, j'ai essayé d'identifier, aussi rationnellement que possible, les différences que je présentais. Le résultat a été très enrichissant pour moi: il m'a permis de comprendre comment, d'une manière spécifique, le contexte politique et culturel rendait la question de l'inéga-

lité et de l'oppression des femmes en Inde quelque peu différente de la même question dans les pays occidentaux.

Le besoin d'identifier et d'articuler les différences

Il est nécessaire d'articuler ces différences de contexte dans chaque pays ou chaque culture, et d'examiner sérieusement leurs implications sur le féminisme; la recherche sur les femmes, et surtout la recherche multinationale et inter-culturelle sera ainsi plus profonde et plus sensible.¹ Mais pendant que les réseaux de recherche en sciences sociales se multiplient, il y a tendance à observer et à décrire les réalités en terme de concepts et de théories établis dans le contexte de l'expérience occidentale, et de passer par-dessus les éléments distinctifs des cultures non-occidentales. Dans ce processus, les facettes particulières de la réalité sont défigurées parfois jusqu'à devenir méconnaissables.

L'attention portée aux différences culturelles et contextuelles est peut-être encore plus importante quand il s'agit d'impliquer les femmes d'une société particulière dans les luttes féministes. Les féministes travaillant dans les sociétés non-occidentales commettent parfois les mêmes erreurs que les chercheurs. Poussées par leur enthousiasme pour la cause, elles critiquent les anomalies de leur propre société avec la rhétorique et le jargon reçu de la société occidentale sans être conscientes de l'aliénation que cela peut causer. Les féministes ne font pas l'effort requis d'entrer dans le sub-conscient des femmes qu'elles représentent, de souligner et d'essayer de voir les réalités de l'existence de ces femmes telles qu'elles les voient elles-mêmes, telles qu'elles les ont construites à partir de leur héritage, leurs coutumes, leurs croyances, leurs politiques, leurs convictions et leurs circonstances particulières.² Ces féministes, influencées par le féminisme de l'Ouest, sont alors incapables d'impliquer les femmes pour qui elles se battent dans la lutte pour la cause. En Inde, par exemple, une partie importante de la population s'éloigne de la cause féministe parce qu'elle considère que c'est quelque chose d'étranger, importé de la culture occidentale. Quand on connaît les désavantages et l'oppression que vivent les femmes indiennes, on ne peut expliquer cette aliénation que par le fait que leurs perceptions et leurs sentiments

ne correspondent pas à ceux des féministes.

Les différences en Inde

Il existe au moins trois points spécifiques sur lesquels les perceptions et les sentiments d'un grand nombre de femmes indiennes diffèrent de ceux des féministes influencées par le féminisme de l'Ouest. De loin, le plus évident de ces trois points est la désapprobation des femmes indiennes envers la colère féministe. Le deuxième, c'est leur réaction confuse et mixte envers l'accent mis par les féministes sur le patriarcat, et tout particulièrement sur les hommes comme oppresseurs principaux. Le troisième point de désaccord, c'est leur incapacité relative à se mettre au diapason de la demande des féministes pour l'égalité et la liberté personnelle. Une réflexion sur les racines de ces réactions est intéressante parce qu'elle révèle des indicateurs positifs pour la recherche et pour l'action.

Le contexte indien

Il est tout à fait possible de sympathiser avec la colère des féministes de l'Occident lorsqu'on reconnaît ce que les féministes de l'Europe et de l'Amérique du Nord ont dû affronter pour revendiquer et obtenir des droits qui sont, en réalité, à la base du système de valeurs de la société occidentale. Le féminisme contemporain de l'Ouest est une réponse exaspérée à cette situation d'écart entre les idéaux libéraux et une réalité beaucoup moins progressiste. C'est un cri contre l'hypocrisie. On comprend la colère . . .

La situation en Inde est totalement différente. La société indienne a toujours été très hiérarchique. Les nombreuses hiérarchies à l'intérieur de la famille (âge, sexe, position dans la famille, relations de parenté par alliance) ou à l'intérieur de la communauté (surtout la caste, mais aussi l'ascendance, l'éducation, la richesse, la profession et la relation avec le pouvoir en fonction) ont été maintenues et intégrées au moyen d'une combinaison complexe de coutumes, de fonctionnalisme et de croyances religieuses. La dureté et l'oppression de toutes ces hiérarchies sont quelque peu allégées par un sentiment très fort de déférence envers les supérieurs, par un sentiment de mutualité, et par un ensemble de codes de comportement qui

oblige les supérieurs à respecter leurs obligations envers leurs inférieurs et, par dessus tout, par une philosophie de négation de soi et une culture qui encourage la sublimation de l'égo.

Le concept de l'égalité, en tant que corollaire du concept de liberté individuelle est étrange à la société indienne. Il fut introduit dans la culture indienne par l'éducation occidentale et par l'expérience du libéralisme que les indiens éduqués dans l'Ouest ont vécu au début du dix-neuvième siècle. Mais ce concept n'est devenu un principe opérationnel de la vie indienne que beaucoup plus tard, lorsque le pays a acquis son indépendance et a opté pour un système démocratique de gouvernement. C'est alors que la Constitution a donné aux femmes un statut politique entièrement égal à celui des hommes. C'est pourquoi les femmes indiennes n'ont pas eu à supporter le genre d'injustices que les femmes occidentales ont eu à souffrir à cause de l'écart constant entre l'idéal et la réalité politique. Elles n'ont pas eu, non plus, à souffrir les indignités que les femmes européennes et nord-américaines ont vécues pendant leur lutte pour éliminer cet écart. Ceux et celles qui ne connaissent pas ce que les femmes de l'Europe et de l'Amérique du Nord ont souffert sont donc incapables de partager ou de sympathiser avec leur colère.

Le libéralisme, la réforme sociale, le nationalisme et la cause des femmes

Le libéralisme en Inde a eu un impact très différent de celui qu'il a eu dans l'Ouest, surtout en ce que concerne les femmes. Il a inspiré les Indiens éduqués à réfléchir sur leur propre système de valeur et à examiner les inégalités, les injustices et les oppressions de leur culture. Cette introspection a stimulé un mouvement très fort en faveur de la réforme sociale. Il est significatif que sur l'agenda de la réforme sociale, l'abolition des pratiques et des coutumes qui faisaient souffrir les femmes ait été placée au premier rang. Au fur et à mesure que le mouvement de réforme progressait les réformateurs se sont aperçus que le gouvernement britannique ne voulait pas réellement soutenir cette réforme.

Il a fallu maintes pressions pour qu'il légifère même contre une pratique aussi cruelle et inhumaine que le sati – la coutume qui voulait que les veuves périssent sur la pyre funéraire de leur mari. Selon leurs porte-paroles, le gouvernement ne



Indian women pounding grain.

Credit: International Labour Office; provided by Frieda Forman, Women's Resource Centre, OISE

voulait pas offenser les sensibilités des hindous en se mêlant de changer leurs pratiques religieuses. Les réformateurs se sont vite rendus compte que, en fait, ce qui motivait le gouvernement britannique c'était surtout la peur de perdre la sécurité de leur pouvoir. Désillusionnés par cette façon d'agir des britanniques et surtout par la réalisation qu'ils étaient prêts à sacrifier des principes moraux aux intérêts d'un besoin politique, les réformateurs se sont joints aux nationalistes qui, dès le début, avaient refusé de voir dans les britanniques des humanistes progressistes.

Nouvelle direction pour le nationalisme

C'est à peu près au moment de cette union entre les nationalistes et les réformateurs, vers la fine du 19^e siècle, que la politique du pays commençait à prendre au nouveau visage. Au début sous le leadership de TILAK, les mouvements en faveur de la libération étaient des mouvements militants. Mais lorsque les implications d'un mouvement militant se firent sentir, il devint évident qu'un pays pauvre comme l'Inde devait trouver une autre stratégie pour combattre la force militaire supérieure des britanniques. La

réponse est venue sous la forme de la nouvelle philosophie de Gandhi – la philosophie de "Ahimsa" ou de non-violence. Un des principes de base de cette philosophie veut que pour mener une révolution non-violente, il est nécessaire de construire un pouvoir moral. En assumant le leadership politique, Gandhi demanda au peuple de s'armer moralement; pour cela, selon lui, il fallait éliminer la notion des "Intouchables", accepter l'égalité des femmes, se libérer de toute superstition ou crainte et cultiver l'humanisme. C'est ainsi que Gandhi déclara que l'égalité des femmes serait un des principaux objectifs de son programme politique. Il fit encore plus, car en expliquant le concept d'Ahimsa, il comparait le pouvoir moral d'un mouvement non-violent à la force douce, pure et tenace que les femmes démontraient continuellement dans la vie. Finalement il soulignait qu'au niveau organisationnel seule la participation totale de toute la population assurerait le succès du mouvement non-violent pour la libération. Il était impératif que les femmes soient impliquées dans ce mouvement de masse. Avec toute la persuasion et le charisme qu'il possédait, il exhorta les femmes à quitter leurs foyers et à se joindre à lui.

Le soutien de la religion

Si Gandhi pouvait communiquer si efficacement le concept de 'stree shakti' (le pouvoir moral de la femme) aux masses indiennes, c'est que la religion hindoue contient un concept extrêmement positif du principe féminin. Contrairement au Christianisme, au Judaïsme ou à l'Islamisme, l'image de dieu dans l'Hindouisme n'est pas exclusivement mâle. Le principe féminin doit s'ajouter et compléter le principe mâle. Le panthéon polythéiste hindou comprend des couples divins tels SHIVA et SHAKTI, PURUSHA et PRAKRITI, RAMA et SITA. Ensemble le mâle et la femelle représentent le pouvoir spécifique pour lequel ils sont vénérés. De plus, le panthéon hindou comprend un certain nombre de déesses ou "devis". Il est significatif que les déités qui représentent le SAVOIR (SARASWATI) et la richesse (LAXMI) soient des femelles. De façon correspondante, il existe une place distincte pour les femmes dans la pratique de la religion hindoue. On attribue aux femmes, en particulier à celles qui sont vierges ou épouses vertueuses, des pouvoirs spirituels spéciaux. La croyance veut que

leurs prières, leurs sacrifices et leurs supplications aux dieux obtiennent plus facilement des faveurs que les prières des hommes. Un certain nombre de cérémonies, de sacrifices et de rituels religieux les plus importants ne peuvent être accomplis que par un couple marié; ils ne peuvent pas l'être par un célibataire, une célibataire, un veuf ou une veuve.

L'établissement de l'égalité

Inspirées par les réformateurs et encouragées par ce que Gandhi leur offrait de la religion hindoue, les femmes participèrent en très grand nombre au mouvement pour la libération. Quand le pays obtint son indépendance en 1947, elles s'étaient déjà établies en tant qu'égales dans la vie politique. Pour, à la fois, rendre hommage à l'égalité de leur participation à la lutte, et réaffirmer l'engagement de Gandhi vis-à-vis de l'égalité des sexes, la Constitution indienne reconnut explicitement et catégoriquement l'égalité sexuelle. Les droits politiques des femmes indiennes sont absolument les mêmes que ceux des hommes. La constitution, de plus, déclare que les femmes, ainsi que les castes des intouchables et les tribus habitant les régions éloignées, doivent être reconnues comme "parties plus faibles" de la population et doivent recevoir une aide spéciale pour fonctionner avec égalité totale.

Les efforts du gouvernement

Le gouvernement indien a essayé de tenir ses promesses. Depuis l'Indépendance, chacun des six plans quinquennaux a pourvu aux besoins des femmes en matière de santé, d'éducation, d'emploi et de bien-être. Ce qui est plus important, c'est que ceux qui planifient ont agi de façon dynamique pour s'assurer que les obligations s'alignent sur les changements du temps. Jusqu'au 5e Plan l'emphase était mise sur les besoins de protection et de bien-être des femmes. Presque comme une réponse au féminisme, le 6e Plan prend un tournant remarquable en insistant sur la participation des femmes comme "partenaires au développement".

En plus de la Constitution et des provisions du Plan quinquennal, il y a toute une gamme de sauvegardes dans la structure légale et politique du pays qui affirment et réaffirment l'égalité des sexes; citons, par exemple, les droits à la propriété, les provisions en cas de divorce, l'emploi et la santé. Si on analysait les droits des

femmes dans différents pays, ou différentes cultures, l'Inde sortirait probablement comme un des pays les plus progressistes. Par exemple, les Principes directifs de la Constitution établissent le principe de salaire égal pour travail égal; la législation du travail assure des congés de maternité généreux. Non seulement le gouvernement Indien soutient officiellement l'utilisation des contraceptifs, mais il a en plus légalisé l'interruption médicale de la grossesse. Un certain nombre de comités et de commissions furent établis pour examiner les problèmes des femmes. Lorsque l'Année internationale de la femme débuta en 1974, l'Inde était prête avec un rapport compréhensif sur le Statut des femmes, préparé quelques années plus tôt par un Comité parlementaire.³

Conséquences positives et problèmes constants

Tout ceci a eu un impact positif. Le cri féministe voulant que les femmes aient été négligées par la société en général et le gouvernement en particulier, n'attire pas les femmes indiennes. Elles voient que les sauvegardes légales et l'égalité des opportunités qui font l'objet de la lutte des féministes dans les pays qui se vantent d'une longue tradition d'égalité et de liberté individuelle, sont déjà acquises pour elles en principe. Alors elles réagissent avec un sentiment que le féminisme est une lutte étrangère.

Le problème indien repose vraiment sur le fait que les femmes ne se servent pas bien des droits et des chances qui existent. Et même si les droits politiques et le droit criminel s'appliquent à tous, les femmes des communautés minoritaires sont assujetties à des lois personnelles définies par leurs systèmes religieux. Ces lois ne sont loin d'être aussi libérales ou progressistes que celles qui gouvernent les femmes des communautés majoritaires surtout en ce qui concerne la propriété, le mariage, le divorce et l'adoption. La demande d'un Code civil uniforme pour toutes les femmes de toutes les communautés a été constamment rejetée par le gouvernement qui insiste que la Constitution garantit le respect des pratiques religieuses et culturelles des communautés minoritaires. Il est cependant évident que cette hésitation à introduire des réformes est motivée par un vouloir politique: ni le gouvernement ni les partis de l'opposition ne tiennent à contrarier le leadership des communautés minoritaires.

Il y a plusieurs raisons qui expliquent pourquoi les droits et les chances qui existent sont peu utilisés. La masse de la population indienne ne connaît pas pleinement ses nouveaux droits. La bureaucratie avec laquelle ils/elles ont affaire pour exercer ces droits et obtenir réparation de leurs griefs est trop complexe, trop lente, trop distante et même trop coûteuse pour qu'ils/qu'elles s'en servent. Cette bureaucratie n'est pas aussi immédiate, efficace et visible que le conseil de tribu ou de caste, ou le panchayat du village, que, peuple essentiellement rural, ils/elles ont l'habitude d'utiliser. Le petit nombre de femmes qui exercent le droit de vote est principalement dû au fait qu'elles ne sont pas conscientes de l'efficacité politique de ce droit. Elles ne réalisent pas encore qu'elles peuvent avoir un pouvoir et une influence politique en tant que citoyennes d'une démocratie. Elles ignorent les problèmes et ne sont pas encouragées à s'y intéresser. Même les femmes instruites démontrent de l'apathie. D'un autre côté les partis politiques considèrent les candidatures des femmes comme des risques et ne sont pas prêts à investir en elles. Les femmes elles-mêmes trouvent qu'une vie active politique est difficilement conciliable avec leur rôle de maîtresse de maison. Ce qui fait que les femmes actives en politique sont épouses ou filles de politiciens, ou sont des femmes qui se sont lancées en politique en tant que travailleuses sociales ou étudiantes.

Le fait que les femmes n'exercent pas leur droit à l'emploi est dû à une autre série de raisons. La pauvreté exige que femmes et hommes acceptent n'importe quel travail disponible. Parce que le chômage est très élevé, ils/elles sont obligé(e)s d'accepter les conditions d'emploi établies par les employeurs qui, bien souvent, contournent la loi. Les femmes sont particulièrement vulnérables à cette exploitation parce qu'elles sont trop timides pour contester; elles sont forcées de plus à accepter un travail qui peut s'ajuster à leurs obligations de mères, épouses et maîtresses de maison. Les syndicats sont relativement insensibles aux besoins des femmes et les secteurs dans lesquels les femmes travaillent sont très peu syndicalisés.

De loin, les tragédies les plus graves qui surviennent (morts, suicides, pauvreté des veuves) sont dues au fait que les femmes n'utilisent pas les sauvegardes légales et les provisions de réparation pour ce qui concerne le mariage, le

divorce, la dot et la propriété. Dans le cas des femmes cette hésitation à affirmer leurs droits est encore plus grave quand elles doivent lutter contre un époux ou un père. Dans la distribution des rôles à l'intérieur de la culture indienne, ce sont ces personnes sur lesquelles les femmes comptent habituellement, pour s'occuper des cas de justice. Pour que les femmes puissent utiliser le système juridique contre eux, il faudrait qu'un meilleur système d'aide légale soit établi.

Le plus grand obstacle demeure le système de valeur auquel les femmes adhèrent. Elles sont conditionnées à révéler le père et à servir l'époux comme un fidèle sert Dieu. Si la dévotion à l'époux est cultivée parmi les filles dans toutes les religions, elle est très idéalisée et fermement institutionnalisée dans le concept hindou de "Pativrata". Le terme "Pativrata" se traduit littéralement par "celle qui est vouée à son époux"; la connotation de ce terme implique que l'épouse a accepté le service et la dévotion à son époux et à sa famille comme sa religion et son devoir ultime. Cet idéal de "Pativrata" est entretenu à travers les légendes, le folklore et les chansons folkloriques, et est réaffirmé par diverses cérémonies. Une de ces légendes, celle de Savitri et de Satyavan, illustre parfaitement ce point. Selon cette légende, à la mort de Satyavan, Savitri son épouse vertueuse ou "Pativrata", suivit Yama, le Dieu de la mort, en le suppliant de ne pas prendre son mari. Yama essaya de raisonner avec elle, de la convaincre que cela n'était pas possible, que tous les êtres devaient mourir. Néanmoins, comme elle refusait de repartir, il admit qu'il la respectait comme une "Pativrata" et lui offrit une grâce si elle obéissait. Savitri rétorqua immédiatement qu'elle voulait des fils. Lorsque Yama lui accorda son souhait, elle lui fit remarquer que, épouse fidèle, elle devait porter les fils de son mari et de personne d'autre. Yama ne pouvait pas reprendre sa parole. Il fut obligé de céder et Satyavan fut sauvé. Jusqu'à aujourd'hui les femmes hindoues commémorent Savitri chaque année, à une date fixe avec une célébration et un rituel. Même les femmes éduquées et des villes suivent cette coutume avec dévotion.

De la même façon, Sita, l'épouse du Prince Rama, héros légendaire du Ramayana, est adorée comme la femme vertueuse qui non seulement a suivi son noble mari pendant quatorze années

d'exil, mais qui a souffert les indignités qu'il devait lui infliger en tant que "roi juste" pour répondre aux souhaits de ses sujets.

Parce que ces personnages féminins des contes et des traditions religieuses continuent de nos jours à être les modèles qui inspirent les femmes indiennes, il est important de prendre connaissance des qualités qu'elles représentent. Il faut aider les femmes à regarder les 'Savitris' et les 'Sitas' de la tradition indienne de façon critique, et leur permettre de faire la distinction entre les qualités qui continuent à répondre aux besoins du monde actuel et celles qui ne correspondent à rien dans le contexte moderne. Sita et Savitri, toutes les deux par exemple, font preuve d'esprit, d'intelligence, de ténacité et d'affection. Bien que ces qualités continuent à être nécessaires, elles ne sont jamais soulignées. La tradition indienne ne souligne que l'idée de sacrifice.

Les féministes pourraient facilement faire ressortir la détermination, l'intelligence et la débrouillardise de ces personnages. Elles pourraient essayer de voir comment le folklore, les chansons folkloriques, et les modèles traditionnels peuvent servir à un nouveau système de valeur. Malheureusement, elles rejettent complètement cette approche et ce faisant, elles coupent toute communication avec la masse des femmes.

Le Patriarcat et les hommes en tant qu'opresseurs

Le féminisme en Inde fait également une erreur lorsqu'il appelle les hommes oppresseurs et blâme le patriarcat pour la situation actuelle. Le patriarcat est seulement une des nombreuses hiérarchies de la société indienne: il n'offense donc pas comme dans les pays occidentaux. Ceci ne veut pas dire que les conséquences du patriarcat en Inde doivent être négligées mais que le patriarcat doit être compris dans ce contexte plus large. Il est important de reconnaître que les "patriarches" qui sont au service des vieillards (même des vieilles femmes), des castes supérieures, des propriétaires (qu'ils soient locataires ou employés), peuvent agir de façon bien différente des "patriarches" qui vivent dans d'autres contextes culturels. On ne peut s'empêcher de penser que le concept de patriarcat est trop universalisé dans le féminisme moderne.

En ce qui concerne l'oppression, la masse des femmes indiennes est proba-

blement incapable de faire la distinction entre le malheur et l'oppression. Le malheur est réel; c'est la matière de leur vie et elles le connaissent intimement. Mais pour elles, le malheur c'est la faim, la pauvreté, la maladie, la mort de leurs jeunes enfants, l'utilisation libre de leurs corps par les propriétaires puissants de qui elles dépendent ou par les employeurs pour qui elles travaillent. C'est aussi l'impuissance de leurs maris, de leurs pères, et de leurs fils à les aider lorsque ces maux surviennent. C'est la cruauté des coutumes, le poids des traditions et les exigences continues des rituels. C'est également les coups d'un mari ou d'un père ivre, les colères irrationnelles.

Mais elles le reconnaissent aussi, ce malheur, dans la cruauté d'une belle-mère ou des belles-soeurs. Dans la plupart des familles, l'opresseur est la mère de l'époux ou ses soeurs célibataires ou veuves - ce n'est pas le mari. Dans nombre d'incidents où l'épouse se tue, où l'épouse tente de se suicider parce qu'elle n'en peut plus, la personne responsable est presque invariablement une femme de la parenté. Même dans les cas où l'homme a été déclaré coupable d'un crime envers son épouse, les victimes nomment généralement sa mère ou ses soeurs comme agent provocateur.

Les biographies et les auto-biographies du 19e et du 20e siècle démontrent clairement que celles qui sont sorties du sentier battu pour poursuivre leur éducation ou entrer dans des professions qui semblaient réservées aux hommes étaient activement soutenues par un époux, un père, un frère - plus fréquemment un époux. Les réformateurs qui ont initié l'action pour assurer l'égalité et la liberté des femmes étaient tous des hommes. Il en est de même pour ceux qui ont encouragé l'éducation des femmes.

Il existe une tradition indienne qui veut que les hommes et les femmes sans lien de consanguinité ni de mariage, mais appartenant au même village, caste ou cercle d'amis, s'adressent en termes de parenté approprié à la situation. Une marque particulière de cette tradition veut que l'interaction entre contemporains de sexes opposés soit canalisée dans une relation frère-soeur. Il s'agit là, sans doute, d'un mécanisme par lequel une culture qui, d'une manière rigide, sépare les sexes, sécurise cette interaction en la transformant en relation frère-soeur et, ainsi, en imposant sur eux les tabous sexuels habituels à une relation de parenté. Mais c'est important parce que

cette tradition permet à des membres du sexe opposé de s'offrir un soutien mutuel, de l'affection et de la protection sans les tensions ou l'agressivité de la possession sexuelle.

Une autre relation unique existe entre hommes et femmes d'une même famille. Il s'agit de la relation entre une femme et le jeune frère de son mari. Le jeune frère doit maintenir une certaine distance avec ces frères aînés, mais il peut se permettre d'approcher ses plus jeunes frères presque aussi facilement qu'elle avec les siens. De fait il arrive souvent que dans une famille conjointe, le frère cadet du mari soit le seul ami de la jeune épouse. Il peut la défendre même contre sa propre mère dans des situations où l'époux ne peut pas. Il est assez fréquent que tous deux se protègent et se soutiennent silencieusement et secrètement contre la tyrannie des plus vieux – même celle du mari.

Confrontation vs compromis

Dans un certain sens, le ton ferme du féminisme occidental peut faire sonner une fausse note dans l'éthos de la vie indienne. Pour illustrer ce point, examinons par exemple la façon dont les deux cultures abordent les contradictions et les conflits. Dans l'Ouest, il y a une compulsion à trouver une solution logique aux conflits, à confronter et à choisir catégoriquement. En contraste, la culture indienne donne une plus grande valeur au compromis, à la capacité de vivre avec les contradictions et d'équilibrer les différentes alternatives.

L'auteur a eu l'occasion d'observer cette différence lors d'un récent atelier sur l'identité des femmes. Des femmes de l'Inde et de l'Amérique qui étaient sorties des chemins non-traditionnels pour devenir écrivains, chercheuses, professeurs avaient été invitées à discuter et à contribuer de leurs expériences personnelles. A un moment, une participante indienne s'est servie du mot "compromis" pour décrire comment elle s'était accommodée des exigences conflictuelles dans sa vie. Toutes les participantes Américaines ont interprété négativement sa position. Pour elles, le terme "compromis" entendait une négation de l'autonomie et de la liberté, une compulsion malheureuse à accommoder dans ses plans et dans ses aspirations quelque chose qu'elle aurait préféré laisser de côté. Par opposition la très grande majorité des femmes indiennes semblaient

croire que le compromis était une chose positive: elles le voyaient comme l'accommodation la plus acceptable d'obligations divergentes et comme une résolution satisfaisante de conflits. Il est intéressant de constater que sur le plan de la réussite professionnelle les deux groupes de femmes étaient situés à des niveaux égaux.

Vers une redéfinition culturelle du Moi en Inde

Les exemples pourraient être multipliés. Mais le noeud du problème, c'est qu'il est important de bien noter les différences entre les contextes culturels et moraux du féminisme des sociétés occidentales et de l'Inde. En Occident, le féminisme, (ainsi que les mouvements ethniques tel celui mené par les noirs américains) a assumé la responsabilité de faire le pont entre une idéologie qui prône l'égalité et la liberté individuelle, et une réalité qui accepte une discrimination sévère envers les femmes (et d'autres minorités ethniques).

L'Inde est, jusqu'ici, néophyte dans le domaine de l'idéologie de la liberté personnelle. Les femmes et les hommes indiens ont, jusqu'à présent, vécu sous des hiérarchies très rigides; ils/elles ont appris à limiter leur liberté; ils/elles se sont conditionnés à nier leurs besoins, étouffer leur sens et sublimer leur egos dans une philosophie d'abnégation de soi, d'effacement et de service. La libération politique de la domination britannique et le choix d'un gouvernement démocratique, avec le système de valeur qui l'accompagne, ont ouvert pour les femmes et les hommes indiens des occasions toutes nouvelles d'expression personnelle et d'autonomie. Le défi pour le féminisme en Inde consiste à aider les femmes indiennes à se réaliser pleinement. Il se peut que la tentation de suivre le chemins battus par les féministes de l'Occident, au niveau de la recherche et de l'action, soit irrésistible. Il faut cependant espérer que la prise de conscience de la situation unique de la femme indienne va susciter une réponse féministe unique et permettre un cheminement sur des sentiers nouveaux.

¹Hans Weiler, "Knowledge and Legitimation: the National and International Politics of Educational Research," lecture présentée au 5ème Congrès mondial de l'éducation comparée, Paris, 2-6 juillet 1984.

²Peter L. Berger and Thomas Luckman, *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, Garden City, N.J.: Anchor Books, 1967.

³*Towards Equality: Report of the Committee on the Status of Women in India*. Delhi: Government of India, décembre 1974.

the woman screaming wildly
eyes bewitched by the light
of the moon
her body full of residues of wastes
the mountains empty of their
misused minerals

we'll have to do a biopsy
they said

crying her sleepless nights
thinking of what could have been
now surgery and radiation
and ten miscarriages on the block

you are very sick
you are hysterical

rocking herself in the valley
knees against her chest, moaning,
take the power away from these men
and return it to the wide rivers
and the soil

you can't refuse
medical treatment

now the chemically-sure power-
holders falter
headlines flash across the page:
"Mother Nature, Tougher Than
We Thought"
"Disturbed Woman Kills Own Child"

lady, give me that gun,
you're being unreasonable

Clara Valverde
Montreal, Quebec

After we went to press with our last issue, "Science and Technology," Heather Menzies asked us to dedicate her article, "Back to Grandma's Place: Democratizing Science and Technology," to Ursula Franklin, who so generously and ably served as Guest Editor. This we happily – if belatedly – do. Dr. Franklin is an inspiration to us all.